

Les Chemins de promesse

*

Du même auteur chez À vue d'œil :

Les Souffleurs de rêves

Le Choix de Diane

Un parfum d'amour éternel

Le Miroir d'Amélie

Les Sentes buissonnières

Mireille Pluchard

Les Chemins de promesse

Volume 1



Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, existantes ou ayant existé, serait pure coïncidence.

© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2017, et 2018.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0296-6

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

« Les pierres font partie du chemin. »

Proverbe roumain

« Chaque homme doit inventer son chemin. »

Jean-Paul SARTRE, *Les Mouches*

« Il n'y a pas de honte à préférer le bonheur. »

Albert CAMUS, *La Peste*

Ceci est un roman, donc par définition une œuvre d'imagination, et les personnages, quand bien même ils pourraient paraître familiers à certains lecteurs, sont purement fictifs.

Néanmoins, le récit s'inscrit dans un contexte historique bien réel qu'il est fondamental de respecter.

En dehors des habituelles recherches dont un auteur ne peut faire l'impasse, les ouvrages cités ci-dessous ont étayé le récit.

Histoire du rail. TransCévenol, Pascal Bejui,
La Régordane

Marie Talabot, Louis Mercadié, De Borée

La Ligne des Cévennes, Michel Vincent

Les Chevaliers des Cévennes, R. Fayvaise,
La Mirandole

Les Chevaliers du chaudron, Henri Vincenot,
Denoël

*La Vie quotidienne dans les chemins de fer au
XIX^e siècle*, Henri Vincenot, Hachette

Notes de la collection personnelle de Michel
Gausson

Première partie

CHEMINS DE VIE

*Le mas du Castanhal*¹

— Le mas et les terres te reviendront de droit, fils, et aussi les *faïsses*, ces cultures en terrasse que nos ancêtres ont montées à bout de bras. Mais sache que ce droit est toujours suivi d'un devoir, celui de le transmettre, à ton tour, à ton garçon premier-né.

Du plus loin qu'il s'en souvienne, ce dogme traditionaliste, énoncé par son père comme une sentence à pérenniser, avait accompagné l'enfance, puis la jeunesse d'Aubin, et perdurait au-delà de son adolescence sans que le jeune homme jubilât à cette perspective d'avenir tracée à son intention, ni qu'il la réfutât tout net. D'ailleurs, qui se serait avisé, au mas du Castanhal, d'aller à l'encontre d'une décision de Lazare Pradier, son propriétaire ?

1. Châtaigneraie, en occitan.

Un discours similaire tombait, d'ailleurs, des lèvres de ce même Lazare, différent cependant dans sa finalité, quand il s'adressait à sa fille.

— Je te trouverai un bon mari, Adélie, et tu feras honneur à notre famille en te comportant en épouse docile.

Puis il ajoutait avec dédain, posant un regard sans concession sur la maigrichonne fillette, prisonnière de trois carcans, sa sensibilité à fleur de peau, sa timidité maladive et son corps anguleux, sec, sans grâce :

— Enfin... s'il s'en trouve un qui veuille bien de toi !

Ainsi, l'humble paysan des hautes terres cévenoles profilait-il depuis leur plus jeune âge ce que serait la vie de ses enfants comme le faisaient les pères soucieux d'établir leur lignée sans morceler leur modeste patrimoine. Et n'était-ce pas une grande sagesse, venue de la nuit des temps et préconisée par les anciens à chaque génération, de ne jamais fractionner son bien, qu'il soit grand domaine ou maigre lopin de terre ?

Se confortant, lui qui ne faisait qu'imiter ses voisins et amis, du bon chemin qu'il préparait à ses enfants, Lazare Pradier menait sa vie de sueur et de misère sans états d'âme, presque serein, en tout cas résigné : ses enfants auraient un toit sur leur tête et du pain sur la table. À eux d'être raisonnables et de savoir, tout comme lui, s'en contenter !

En attendant, ainsi que l'avaient fait ses parents avec lui, il leur apprenait le travail, l'obéissance et le respect, laissant à Blanche, leur mère, le soin de leur dispenser les qualités qu'on voulait bien lui reconnaître et qui avaient motivé le choix des parents de son époux : l'humilité, le dévouement et la piété. Ce dont elle s'acquittait consciencieusement, ajoutant à ces trois vertus théologiques un solide savoir reçu en son enfance.

*

Blanche, enfant naturel, la « fille Raynaud », comme l'apostrophèrent leur vie durant ses beaux-parents, avait grandi dans la cure de l'abbé Robine et profité, en sus de la protection

paterne du saint homme, d'un enseignement qui passait, on s'en doute, par une lecture assidue des quatre évangiles.

Un soir d'hiver et de neige qui limitait l'horizon et rendait tout déplacement aventureux, un bienheureux hasard avait conduit sa mère, Albertine Raynaud, une fille de l'Assistance placée dès l'âge de onze ans dans des familles aisées, à pousser la porte du presbytère d'un vieux curé. Ses employeurs, de riches filateurs, châtelains des environs de Florac, n'avaient pas hésité à chasser la pauvre fille en découvrant son état et malgré ses supplications.

— Puisque je vous dis que c'est l'enfant de Monsieur Charles que je porte dans mon flanc ! avait-elle imploré en se tordant les mains de désespoir.

— Monsieur Charles ! C'est bien pratique, il n'est pas là pour se défendre. Passe ton chemin, dévergondée, et que l'on ne te revoie plus.

Atteindre Florac, puis rejoindre la grande route qui menait à Mende, une ville où elle pensait trouver du travail, avait sa préférence, mais c'était affronter, à coup sûr, une neige plus dense, des flocons de plus en plus drus, de plus

en plus glacés, ce qui n'augurait rien de bon ; Albertine préféra se diriger vers Alais ; or, elle se fourvoya à une croisée de chemins et partit vers Le Pont-de-Montvert qu'elle traversa au milieu du jour sans trouver ni travail ni refuge.

— Un coin de paille dans l'écurie et un morceau de pain, je m'en contenterai, avait-elle mendié, la honte au front.

— Passe ton chemin, trimarde !

La nuit était opaque et son désespoir absolu quand elle toqua, épuisée, au presbytère de Clerguemort où elle trouva le salut et donna, quelques semaines plus tard, la vie à une petite fille qu'elle prénomma Blanche, en référence à cette neige à la fois traîtresse et complice qui présidait à la naissance de son bébé.

Dès lors, servante dévouée à son bienfaiteur et paroissienne zélée, Albertine Raynaud mit la même ardeur au service du bon prêtre et des habitants du hameau. En plus de l'entretien de l'église et du presbytère qui n'avaient jamais connu pareil traitement à la « graisse de coude » et à la paille de fer, du pot odorant qu'elle mettait à cuire, des multiples ravaudages sur les soutanes mitées de l'abbé, Albertine gardait, à

l'image des béates vellaves, les nourrissons et enfants en bas âge quand les parents étaient aux champs et faisait les toilettes mortuaires, sa façon à elle de témoigner sa reconnaissance au petit peuple qui, plutôt que de l'avoir chassée avec des jets de pierre, l'avait acceptée sans la juger.

La petite Blanche ne pouvait que grandir en sagesse et dévotion aux côtés d'une mère à l'attitude rédemptrice et du bienveillant abbé Robine, pétri d'humanité, en homme véritablement imprégné de sa délicate mission évangélisatrice en terre huguenote. Elle éprouvait pour lui, malgré la distance respectueuse que sa mère lui imposait, la profonde affection que les petits éprouvent pour leur grand-père, paré à leurs yeux de toutes les vertus, de toutes les lumières encyclopédiques. Et lorsque, livrés à eux-mêmes par des parents trop occupés, les garnements du hameau, parpaillots par atavisme, se gaussaient de son nom et criaient dans son dos, Blanche n'hésitait pas à prendre sa défense.